

ANNE B. RAGDE

# L'Héritage impossible

roman

Traduit du norvégien  
par Jean Renaud

Extrait de la publication

Balland





*L'Héritage impossible*

Du même auteur :

*La Terre des mensonges* (Balland, 2009)

*La Ferme des Neshov* (Balland, 2010)

Anne B. Ragde

*L'Héritage impossible*

roman traduit du norvégien  
par Jean Renaud

Balland

Titre original  
*Ligge i gronne enger*

© 2007, Forlaget Oktober A/S

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA

Tous droits réservés  
© Balland Éditeur, 2010  
130, rue de Rivoli  
75001 Paris

ISBN : 978-2-35315-094-6

*Elle était au milieu de la cour lorsqu'il arriva. Les bras ballants, elle le regarda garer sa voiture comme d'habitude, entre la grange et la remise. À peine avait-il ouvert la portière qu'il lança :*

*– Désolé, je suis un peu en retard. On a passé une bonne soirée, hier soir, hein !*

*Elle entendit ses paroles, vit les contours de son corps, ses gestes, dans la lueur gris sale du matin. Mais elle vit surtout qu'il venait vers elle, et c'était indispensable, avant qu'elle ne s'écroule, une question de secondes.*

*– Kai...*

*– J'arrive ! cria-t-il.*

*– Kai Roger.*

*Il avait soudain entendu quelque chose dans sa voix, peut-être un sanglot, une façon de geindre, elle l'ignorait, mais son corps se figea un court instant, avant qu'il ne s'élançe jusqu'à elle.*

*– Qu'est-ce qui se passe ?*

*– Mon père. Il... Je l'ai tiré dans l'allée centrale et j'ai refermé la porte de la loge, hors de portée de Siri.*



## *L'Héritage impossible*

– *Mais qu'est-ce que...*

– *Il s'est suicidé. J'ai trouvé le flacon de comprimés. Ceux qu'on lui avait prescrits pour sa jambe. Et des bouteilles de bière, je crois. Je n'ai pas vraiment réussi à... Il est mort en tout cas. Et Siri, sa truie, a... je ne sais pas... le nez et plusieurs doigts...*

*Il passa les bras autour d'elle.*

– *Mon Dieu, Torunn.*

*Elle sentit le poids de ses bras, ferma les yeux et pensa à celui des chevilles de son père entre ses mains, à la botte qui avait glissé quand elle s'était mise à le traîner, au regard excité de Siri, au sang qui commençait à sécher autour de sa gueule, aux cris des autres porcs.*

– *C'est ma faute, dit-elle.*

– *Torunn.*

– *Il a abandonné et c'est ma faute.*

*Kai Roger relâcha son étreinte, tout en la prenant par les épaules et en l'écartant de lui.*

– *Regardez-moi !*

– *Non.*

– *Écoutez-moi, alors ! Je vais à la porcherie et je le ramène dans la buanderie.*

*Pleurerait-elle ? Elle ne le pensait pas. Elle essayait seulement de sentir ses propres larmes, mais elle n'avait aucune sensation. Ses larmes avaient une odeur particulière. La seule chose qu'elle percevait nettement, c'était des images. Le sang noir sur les énormes oreilles pendantes, le col élimé de la chemise de flanelle dont se détachaient de petits fils laineux, le talon couvert d'une chaussette grise qui était retombé dans la paille imbibée d'urine, au moment où son pied était sorti de la botte*

## *L'Héritage impossible*

*qu'elle tirait, les orbites pleines du sang qui coulait de l'arête de son nez. Le trou qu'il y avait là.*

*– Retournez à la cuisine maintenant et téléphonez à Margido ! Je m'occupe de la porcherie.*

*– Je n'ai pas la force.*

*– Il le faut. Appelez Margido ! Moi je prends la porcherie.*

*– « Prends la porcherie ? »*

*Prendre la porcherie. Ces mots lui paraissaient bizarres.*

*– Oui. Je n'ai pas le choix. Les porcs doivent être nourris, ils ne se rendent pas compte. Il faut les soigner de toute façon.*

*– Je n'y arriverai pas, murmura-t-elle.*

*Il la prit à nouveau dans ses bras, la serra contre lui, lui envoya un souffle chaud dans les cheveux.*

*– Je n'y arriverai pas.*

*– Mais si, dit-il. Je vais vous aider. Je vais vous aider, Torunn.*

*Par-dessus son épaule, elle apercevait la fenêtre de la cuisine. La cuisine de Neshov. Elle était là, et il était mort.*

*– Rentrez, maintenant ! Téléphonez ! Et faites du café ! J'en aurai besoin après ça, on en aura besoin tous les deux.*

*– Il faut faire abattre Siri. Aujourd'hui même.*

*– Ce n'est pas la faute de la truie. Les porcs sont...*

*– Il faut la faire abattre. ET C'EST MA FAUTE !*

*Kai Roger la repoussa les bras tendus, en la tenant fermement par les épaules.*

*– Vous ne devez pas vous dire ça, Torunn !*

*– MAIS C'EST LA VÉRITÉ !*

*Et elle sentit que tout s'écroulait en elle, elle sentit monter un lourd sanglot, au point de croire qu'elle allait vomir, un sanglot qui se transforma en un soupir infiniment long, suivi d'un faible hurlement. Elle renversa la tête en arrière, il la*

## *L'Héritage impossible*

*tenait encore, mais quelques secondes plus tard elle s'affaissa par terre, Kai Roger s'accroupit à côté d'elle. Elle était incapable de cesser de gémir, se rendait compte elle-même qu'on aurait dit un petit animal, elle s'écouta et entendit aussi la voix de Kai Roger, qui semblait venir de très loin, mais elle ne saisit pas le sens de ses paroles, pas avant qu'il ne lui pince durement les joues en criant :*

*– REGARDEZ-MOI, TORUNN !*

*Elle ne dit rien, sentait l'odeur des larmes.*

*– Regardez-moi... ma belle petite Torunn.*

*– Non.*

*– Ce n'était pas votre faute.*

*– Si. Et il faut faire abattre la truie.*

*– D'accord. Relevez-vous ! Et venez ! Vous allez rentrer et faire du café. Je vais me dépêcher. Je me charge du reste. Et puis je vous rejoindrai.*

*Elle resta longtemps à la porte, la main sur la poignée, avant de l'abaisser. Elle était froide. Elle avait l'impression que c'était depuis toujours. En tout cas, depuis bien avant elle. C'était la main de son père qui abaissait quotidiennement cette poignée. Au fond, elle n'était ici qu'une invitée.*

# PREMIÈRE PARTIE



Elle trouva une place libre presque tout en haut de la rue Søndregate, s'y enfila et coupa le contact. Elle resta assise, le regard fixe. Un vieux monsieur entra dans son champ de vision. Il avançait sur le trottoir, son manteau déboutonné, en poussant à grand-peine, par à-coups, un déambulateur. Il longea la vitrine d'une banque. Une affiche gigantesque montrait un homme et une femme devant une très vieille caravane remorquée par une minuscule voiture toute rouillée. Le couple regardait droit dans l'objectif d'un air découragé et impuissant, et sous la photo on pouvait lire : « Pourquoi attendre de gagner au Loto ? Laissez-nous vous donner un coup de pouce ! »

Le vieillard derrière son déambulateur haletait sous l'effort, la bouche ouverte, il ne jeta pas le moindre coup d'œil à l'affiche dans la vitrine. Chaque nouveau pas lui coûtait suffisamment, tandis qu'il traînait ses chaussures, qui avaient l'air de savates, dans la poussière du trottoir.

Ça lui faisait du bien d'être assise. Elle posa les avant-bras sur le volant, appuya doucement la tête et ferma les yeux. Elle sentait sûrement le lisier, ils en avaient épandu dans les

## *L'Héritage impossible*

champs la semaine précédente. Même si elle venait de prendre une douche, ce serait à tous les coups la première remarque que ferait sa mère, cette odeur l'emportait sur toutes les autres. Elle se redressa, examina ses ongles. Ils étaient usés, avec des marques brunes au niveau des cuticules. Elle tourna les paumes vers elle, observa les lignes de vie, de chance, de cœur, et toutes les autres, ces lignes que certains croyaient capables de révéler la personnalité et l'avenir. Elles étaient légèrement marron, ce qui ne serait sûrement pas considéré de bon augure dans les milieux de la chiromancie. Elle ne se donnait presque plus jamais la peine d'enfiler des gants, à moins qu'ils ne se trouvent juste sous son nez lorsqu'elle en avait besoin.

Elle reposa ses avant-bras sur le volant, y appuya son front, ferma les yeux et écouta les voitures qui passaient. Le vieillard avait probablement disparu maintenant, mais elle n'eut pas le courage d'ouvrir les yeux pour vérifier. Il vivait sans doute seul, changeait de caleçon au mieux une fois par semaine, et mangeait du pain rassis avec du maquereau à la sauce tomate tous les jours, tout en mentant à sa fille qui lui téléphonait d'un endroit très éloigné du pays, et en lui assurant qu'il se mijotait de bons petits plats, avec des pommes de terre, au moins quatre fois par semaine.

La voiture derrière la sienne démarra. Les yeux fermés, elle l'entendit manœuvrer, passer de marche arrière à marche avant, et finalement accélérer. Puis le vrombissement s'estompa. À peine quelques secondes plus tard, les bruits se répétèrent, mais c'était une nouvelle voiture qui se garait à la place laissée libre. Elle aurait pu se retourner et regarder le conducteur. Il y avait quelqu'un dans la voiture juste derrière elle, quelqu'un dont la vie était à coup

## *L'Héritage impossible*

sûr différente de la sienne, quelqu'un qui, à coup sûr, ne commençait pas la journée en allant à la porcherie, le ventre creux, à sept heures du matin, retrouver des cochons qui hurlaient de faim. Mais au fond, elle n'en savait rien. Après tout, la rue entière était peut-être à cet instant peuplée de voitures de paysans. Des gens de Fosen, de Skaun, de Bynes et de Ranheim. Elle entendit une portière claquer. On aurait dit le bruit d'un couvercle qu'on refermait brutalement sur une boîte ouverte.

– Bonjour ! *Bonjour !*

– Quoi... ?

Elle se redressa en sursautant. Un visage s'encadrait dans la vitre. Une femme coiffée d'un drôle de béret d'uniforme. Elle avait levé l'index droit replié pour frapper au carreau. Elle laissa retomber son bras. Torunn baissa la vitre, ses yeux lui brûlaient comme si on lui avait jeté du sel. Elle dut se forcer à garder les paupières ouvertes et ses yeux avaient peine à se focaliser sur ce visage de femme.

La dame lorgna à l'intérieur de la voiture.

– Excusez-moi, mais... vous dormiez ?

– Oui, probablement.

– Bon, je n'ai rien contre, mais...

– Je n'ai pas bu, si c'est ça que vous croyez.

– Vous devez payer pour stationner ici. C'est tout ce que je voulais dire.

– Je me suis endormie avant de le faire.

– Exactement. Mais faites-le maintenant ! Après, vous pourrez continuer à dormir, si vous en avez envie.

– Il ne faut pas que je dorme. J'ai rendez-vous avec ma mère au *Palmier*.



## *L'Héritage impossible*

– Allez payer ! Le parcmètre le plus proche est juste là. Si vous n'avez pas de monnaie, il accepte aussi les cartes.

Elle ne vit pas sa mère aussitôt. Et dans le courant d'air de la porte à tambour, elle sentit nettement l'odeur de lisier qu'elle dégageait. Elle aperçut sa mère assise à une des petites tables sur la droite et, en l'espace de quelques secondes, elle put l'observer avant qu'elle ne lève les yeux et que leurs regards ne se croisent. Sa mère s'accordait parfaitement au cadre, vêtue d'un élégant pull blanc à col roulé, de l'or aux oreilles, les cheveux laborieusement arrangés, un sac à main en cuir bourgogne patiné posé contre le pied de la chaise. Elle était très exactement en train de reposer avec soin la passoire à thé dans une coupelle en porcelaine blanche, elle lui avait paru fatiguée pendant ce court instant où elle ne croyait pas être vue.

– Bonjour maman !

– Te voilà enfin ! Mais... comment es-tu accoutrée, Torunn ?

– Accoutrée ? Je...

– Allez, viens que je t'embrasse ! Ne t'en fais pas ! Je sais bien que l'habillement a toujours été le cadet de tes soucis. Ah, Torunn, ma chérie, comme tu m'as manqué...

Elle laissa sa mère l'embrasser, en fit autant par devoir, sentit les relents de l'argent, du bon moment passé dans la baignoire, de l'attention portée à sa propre apparence. Quand elles desserrèrent leur étreinte, elle vit sa mère écartier les narines, tordre rapidement le nez d'un bord et de l'autre, comme un lapin, mais elle ne dit rien. Elle se rassit simplement, rajusta son pull à la taille, releva son col roulé

## *L'Héritage impossible*

en respectant la symétrie de ses clavicules, et lui fit un sourire maternel exubérant.

– Torunn...

– Je ne comprends pas pourquoi tu es venue, en fait. Au téléphone tu as dit que tu voulais me voir ?

– On va d'abord aller se servir au buffet, et on discutera ensuite, ma chérie.

– Je n'ai pas tellement faim.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Regarde-moi un peu ces tartines garnies ! Moi, je vais prendre le tartare avec le tas de câpres, l'oignon haché et les betteraves marinées. Dieu merci, on peut manger à nouveau les jaunes d'œufs crus ! Cette histoire de salmonelle était bien pénible. Mais maintenant on n'en entend plus parler du tout, alors le danger doit être passé. Qu'est-ce que tu veux boire ? Je vais d'abord commander ça.

– Je peux prendre du thé, moi aussi.

– Bon, alors on va se servir. Mais tu aurais quand même pu trouver une chemise dont le tissu n'était pas complètement passé. Hein ?

Elle prit une tartine sur le premier plat venu. Fine tranche de rosbif en accordéon posée sur une montagne de rémoulade. Debout devant le buffet, sa mère organisait le contenu de son assiette, avec des gestes vifs et précis. Un homme s'assit au piano et entama une musique d'ambiance enjouée.

La salle était à moitié pleine, presque uniquement des femmes d'un certain âge, toutes pomponnées un peu plus que de raison. Un monsieur était assis à une table avec une pile de journaux devant lui, il ressemblait à l'un des deux

## *L'Héritage impossible*

peintres qui portaient le même prénom. Mais elle ne suivait pas l'actualité, évitait d'acheter des journaux, ils ne lui disaient plus rien, tout ce qui s'y trouvait était si éloigné de son quotidien, et elle ne parvenait plus à se concentrer suffisamment longtemps pour qu'ils captent son intérêt. Alors elle ne savait évidemment pas le nom des artistes célèbres. Le grand-père se plaignait tous les jours du fait que *La Nation* n'arrivait plus dans la boîte aux lettres. Mais elle ne parvenait même plus à s'en émouvoir. Ils avaient reçu deux enveloppes à en-tête de *La Nation*. La première contenait bien sûr la facture de l'abonnement, la seconde un avis par lequel le journal cesserait d'être d'envoyé si la facture n'était pas réglée immédiatement.

– Ça fait tout drôle d'être ici ! déclara sa mère d'un ton enthousiaste.

Elle s'assit à la table et disposa sa serviette sur ses genoux.

– Je n'avais encore jamais logé au *Britannia*, ni mangé au *Palmier*, poursuivit-elle. Seulement lu des articles dans la presse et vu des photos. C'est l'équivalent, à Trondheim, du *Grand Hôtel* d'Oslo, tu sais. Wenche Foss adore le *Palmier* et c'est Håkon Bleken qui est assis là-bas. Autrefois il y avait un bassin à poissons rouges au milieu, là où est le buffet maintenant. Mais les gens jetaient leurs mégots dans l'eau, alors ils ont dû supprimer les poissons. C'est lamentable. Jeter des cigarettes dans un bassin. Ça ne serait jamais arrivé à Oslo. Mange, Torunn ! Tu as maigri, ça ne te va pas. Dis-moi, as-tu complètement cessé de te maquiller ? Tu ne mettais pas un peu de mascara avant, au moins ?

– Je sors fumer une cigarette, moi. On ne m'a pas encore apporté mon thé.

## *L'Héritage impossible*

– Mais... tu vas fumer avant de manger ? C'est à ce point-là ? Bon, bon...

Un enfant qui hurlait se faisait tirer par le bras sur le trottoir lorsqu'elle sortit et ouvrit son paquet de cigarettes. La mère lui secouait rudement le bras à chaque pas, elle portait de l'autre main des sacs plastique bourrés à craquer. Il y avait des voitures et des gens partout, des gens légèrement vêtus par ces douces températures du mois de mai. Devant le fleuriste un peu plus loin, le trottoir était encombré de décorations d'un style épuré et d'une longue table garnie de bougies et de serviettes aux couleurs assorties. Elle aspira la fumée au plus profond de ses poumons et dut s'appuyer au mur, soudain prise de vertiges. Qu'avait-elle mangé aujourd'hui, au fond ? Pas grand-chose en tout cas. Mais elle pourrait tout simplement retourner à la voiture, démarrer et regagner Neshov, voir où en était Kai Roger de passer la herse. Il fallait bien enterrer l'épandage avant le dimanche suivant, ce serait la confirmation à l'église de Bynes et il n'était pas question que ça sente le lisier partout. Torunn n'avait reçu que la veille au soir un coup de fil de sa mère lui donnant rendez-vous pour le déjeuner. Kai Roger avait dit que ça ne lui posait pas de problèmes. Mais comment était-ce possible ? Ce n'était pas sa ferme. Ni sa responsabilité. Et il y avait quantité de choses à faire. Ils devaient, ce jour-là aussi, marquer les porcs à abattre, il ne restait plus que deux semaines avant de les envoyer.

– Ton thé est arrivé ! Ce tartare était vraiment délicieux, tu sais !

# L'Héritage impossible

Traduit du norvégien par Jean Renaud

« – Je n'y arriverai pas, murmura-t-elle.

Il la prit à nouveau dans ses bras, la serra contre lui, lui envoya un souffle chaud dans les cheveux.

– Je n'y arriverai pas.

– Mais si, dit-il. Je vais vous aider. Je vais vous aider, Torunn.

Par-dessus son épaule, elle apercevait la fenêtre de la cuisine. La cuisine de Neshov. Elle était là, et il était mort. »

Dans ce troisième tome de la « Trilogie des Neshov », nous suivons les personnages de *La Terre des mensonges* et *La Ferme des Neshov*, jusque dans ce qui sera peut-être une toute nouvelle vie. Après la révélation du terrible secret qui a ébranlé la famille entière, les relations entre les frères se dégradent, pour se diluer dans de pesants non-dits. Jusqu'au jour où ils doivent, ensemble, faire face. Il fait une chaleur torride lorsque tout le monde se trouve réuni. Et Torunn, héritière de la ferme, détient la clé des destins de tous les autres...

Auteure norvégienne, Anne Birkefeldt Ragde est née en 1957. Pour *La Terre des mensonges* (2004), elle a reçu le très prestigieux prix *Riksmål*, équivalent du Goncourt français, et pour *La Ferme des Neshov* (2005) le prix des Libraires et le prix des Lecteurs. La trilogie d'Anne B. Ragde – dont le troisième volet, *L'Héritage impossible*, est paru en 2007 en Norvège – a connu un grand succès et est déjà traduite en 15 langues.

ISBN : 978-2-35315-114-1

